

Roland Chemama

Les enjeux d'une présentation de cas (à propos de l'Homme aux loups)

Je suis heureux de me retrouver parmi vous, à Nice, à l'occasion de ce nouveau cycle de conférences, qui commence aujourd'hui. Les organisateurs de cette nouvelle série d'exposés ont choisi de prendre pour thème une relecture de L'homme aux loups, une nouvelle lecture autour de laquelle doit s'organiser toute une réflexion sur l'actualité de la clinique freudienne. Puisque j'interviens ici le premier, je voudrais dire quelques mots de la façon dont je perçois ce projet lui-même.

Pourquoi l'Homme aux loups ? 1910, comme vous le savez, c'est la date anniversaire des Etudes sur l'hystérie, et nous pourrions nous demander par exemple pourquoi ce n'est pas un de ces cas d'hystérie traités par Freud qui a pu être retenu pour cette série de conférences. Suffit-il pour justifier le choix de l'homme aux loups d'évoquer l'histoire de la psychanalyse elle-même, la place privilégiée qu'elle a toujours donné à ce patient exceptionnel ? Il va nous falloir, pour en juger, rappeler quelques éléments que pour la plupart vous connaissez, que pour la plupart nous connaissons tous, mais qui ne manquent jamais de nous stupéfier, chaque fois que nous les regroupons.

L'homme aux loups, Sergueï Constantinovitch Pankejeff, si nous voulons l'appeler ici par son nom, vint trouver Freud en Février 1910, après avoir consulté, sans aucun résultat, différents psychiatres et après avoir été soigné dans divers sanatoriums. Russe, milliardaire, il était accompagné de deux médecins qui séjournèrent à Vienne avec lui. Un diagnostic avait été porté sur son cas : celui de psychose maniaco-dépressive. Freud estima qu'il s'agissait plutôt d'une névrose grave, et plus exactement des séquelles d'une névrose obsessionnelle spontanément résolue. Il le garda en analyse quatre ans, ce qui, à l'époque constituait un temps de cure assez long. Il crut d'ailleurs nécessaire, pour forcer les résistances de ce patient, de fixer à un moment donné, par avance, un terme à la cure. Ce patient fournit finalement, surtout durant les derniers mois un matériel considérable, et Freud le considéra comme «guéri». En réalité, l'histoire, pour ainsi dire, ne faisait que commencer.

Qu'est-ce, en effet, que l'histoire de l'homme aux loups ? C'est d'abord bien sûr, l'histoire de ce traitement lui-même. Mais c'est aussi le récit que Freud rédige immédiatement et publie quelques années après. Nous verrons aujourd'hui quelles étaient les visées de Freud lorsqu'il écrivit ce cas, et notamment la valeur qu'il lui accordait pour réfuter les conceptions de Jung et d'Adler. Ainsi le cas de l'homme aux loups prend tout de suite pour Freud une valeur d'exemple, de pierre de touche de la pertinence de ses théories.

Mais en même temps, je ne crois pas, je le dis d'emblée, qu'il faille faire, du récit de l'homme aux loups, quelque chose que Freud se serait purement et simplement approprié, sans se soucier le moins du monde de ce qu'en pensait son patient. Certes nous soulignons volontiers, à

la suite de Freud, la passivité fondamentale de l'homme aux loups. Mais Freud, qui a centré son étude sur la névrose infantile de son patient nous dit que celui-ci aurait souhaité que son analyste écrive toute l'histoire de sa maladie, et nous n'avons aucune raison de ne pas le croire. Nous avons même d'autant plus de raisons de le croire que son patient ne cessa jamais de vouloir contribuer au développement de la psychanalyse, en apportant son témoignage, presque sa contribution, durant de longues décennies.

Il faut en effet, avant de nous centrer sur quelques questions plus précises, rappeler encore, très rapidement, ce qui a suivi le traitement lui-même et la rédaction du cas.

La fin de la première cure de l'homme aux loups coïncide avec le début de la grande guerre. Il retourne chez lui à Odessa, il épouse une femme, nommée Thérèse, une infirmière qu'il avait connue dans un sanatorium. L'armée rouge pénètre à Odessa. Sergueï Pankejeff, qui de ce fait perd sa fortune, se rend à Vienne, où il devient employé d'une compagnie d'assurances, et où il reprend une cure avec Freud.

Cette seconde cure va durer six mois. Beaucoup moins longtemps donc que la première. Mais ça ne sera pas tout. En 1926 il refait une analyse avec Ruth Mac Brunswick, pendant cinq mois de façon suivie, puis de manière plus irrégulière. Et en fait jusqu'à sa mort, en 1979, il ne cessera de rencontrer des analystes, sans qu'on puisse vraiment toujours distinguer s'il s'agit d'un travail analytique indéfini ou de tout autre chose.

Si ce n'est pas toujours possible, si on ne peut pas toujours distinguer ce qui se passe durant toutes ces années là, c'est qu'entre temps quelque chose d'assez surprenant s'est passé. Lorsque l'homme au loup revient le voir, Freud se met à se préoccuper beaucoup de sa situation matérielle. Certes Sergueï Pankejeff gagne sa vie, mais mal. Il a beaucoup de difficultés financières d'autant qu'il a une femme malade. Dès lors non seulement Freud le reprend en cure gratuitement, non seulement il incite Ruth Mac Brunswick à faire de même, mais il organise une collecte auprès des analystes, collecte reconduite d'année en année, pour aider son ancien patient. Jusqu'à la fin de sa vie d'ailleurs celui-ci sera aidé par l'Association psychanalytique internationale. Tout se passe comme si les choses s'étaient inversées. Lui, il est en quelque sorte payé pour son apport à la psychanalyse. Et quand les psychanalystes le rencontrent, même s'il est question de l'aider, il est clair qu'ils désirent d'abord apprendre quelque chose auprès de lui, confirmer ou préciser ce que Freud avait cru saisir, que sais-je encore ? Au fond ce sont les psychanalystes qui sont devenus demandeurs. Et nous mêmes est-ce que nous ne sommes pas demandeurs à notre façon, lorsque nous reprenons, une fois de plus l'étude de ce cas, qui a déjà suscité tant de travaux divers ?

Eh bien admettons que nous sommes demandeurs. La psychanalyse ne survivrait sans doute pas si les analystes ne s'intéressaient pas particulièrement à ce que leur apprennent certains cas. Mais la question alors se pose de manière plus précise. De quoi, en relisant l'homme aux loups, sommes nous demandeurs ? En somme qu'allons nous y chercher ?

Voilà donc, finalement le problème que je voudrais poser aujourd'hui. Je trouve important de le poser non seulement parce que nous en sommes au début de ce cycle de conférences, mais parce que pour ma part je trouve que ce texte pourrait nous placer dans une position subjective qui ne me plairait pas beaucoup. Je m'explique.

Le texte sur L'homme aux loups, quand nous le lisons en nous laissant porter par l'écriture talentueuse de Freud, nous pouvons le prendre pour une sorte de roman, une histoire aussi riche, sur le plan imaginaire, qu'un conte de fées, et qui aurait cette particularité, simplement, d'avoir été vécue. Au fond L'homme aux loups confirmerait la représentation triviale de la psychanalyse, celle selon laquelle ce que la cure dévoile, c'est un foisonnement imaginaire, le monde composite des traumatismes et des désirs de la petite enfance. Le monde aussi des fantasmes, pris communément comme des scénarii séduisants ou inquiétants. Et de fait, si vous

connaissez bien le cas, vous savez que tout cela abonde dans le texte de Freud. Il n'y manque rien. Un enfant d'un an et demi qui assiste à un coït entre son père et sa mère, coït qui aurait été répété trois fois, dont une fois au moins dans cette position que Freud désigne en latin : a tergo, ou encore more ferarum, à la manière des bêtes. Cet enfant ne saisit pas forcément tout à cet âge. Mais à quatre ans, alors qu'entre temps il a été l'objet d'une séduction de la part de sa soeur aînée, puis de menaces de castration lorsqu'il s'est retourné vers sa bonne chérie, Nania, il fait un rêve qui réélabore cette scène primitive, et qui en même temps pour Freud, prouve l'existence de celle-ci. Ce rêve, qui donne son titre à l'œuvre de Freud, met en scène des loups qui le regardent fixement, comme lui même a dû regarder les parents durant leur rapprochement amoureux. A cet âge là il développe d'ailleurs une phobie des loups qu'il renvoie à des images qu'il trouvait dans les contes, dont celle d'un loup dressé, qui l'effrayait beaucoup et que sa sœur s'amusait à lui montrer. Un peu plus tard sous l'influence de sa mère la névrose phobique se transforme en névrose obsessionnelle, à contenu religieux. Et puis, il y a cet épisode très connu, cette hallucination qui lui fait voir un de ses doigts coupés, presque détaché de sa main. J'en passe beaucoup, mais vous voyez combien tout cela peut séduire un lecteur un peu curieux.

Eh bien, pour ma part, je vous proposerai plutôt de tenter de faire un peu abstraction de toutes ces images si fascinantes, et de bien vouloir me suivre à présent pour que nous nous demandions ensemble, au-delà de cette séduction première, ce que peut nous apporter ce texte. Question qui se divise sans doute en deux : quelle valeur avait-il pour Freud ? Quels sont, en somme, ses enjeux freudiens ? Et quelle valeur peut-il conserver pour nous ? En quoi nous permet-il d'interroger quelques unes des questions qui sont les nôtres, notamment depuis Lacan ? Ces deux types de questions, je vais d'ailleurs devoir les entremêler, c'est à dire que pour chacune des questions que je relèverai aujourd'hui chez Freud je tâcherai, autant que possible, de me demander ce qu'elle devient chez nous.

*

Où en est Freud au moment où il rédige le cas de l'Homme aux loups ? Il a eu le temps, en deux décennies environ, d'assurer sa première théorie des pulsions, celle qui donne aux pulsions sexuelles, en tant qu'elles s'opposent d'ailleurs aux pulsions du moi, une place déterminante dans la vie psychique. Il a affirmé haut et fort, contre le point de vue dominant à son époque, que ces pulsions sexuelles se développaient dès l'enfance, et même dès la petite enfance, les premières années de la vie. Il a rassemblé, autour de ses thèses, un certain nombre de collaborateurs, en Autriche et hors d'Autriche. Mais voilà qu'après les oppositions externes à la psychanalyse les premières dissensions internes commencent à se faire entendre. Adler d'abord, Jung ensuite, qui ont été des collaborateurs très proches, sur qui il comptait pour développer sa doctrine, s'en sont éloignés. Il lui faut à présent réfuter ce qu'il considère comme de nouvelles formes d'attaques contre la psychanalyse, des attaques plus pernicieuses. Adler et Jung en effet, prétendent ne faire que prolonger, dans une direction particulière, la théorie psychanalytique ; en fait ils la transforment profondément. C'est de cela que Freud discute directement dans son texte sur l'histoire du mouvement psychanalytique. Mais c'est aussi pour réfuter Adler et Jung qu'il se réjouit de trouver, dans le cas de l'homme aux loups, des arguments qui lui permettent de soutenir ses thèses.

Je ne vais évidemment pas m'attarder sur les théories d'Adler et de Jung. Il suffira de rappeler quelques-uns des points de désaccord les plus nets à cette époque, points que Freud discute explicitement ou implicitement dans son texte sur l'homme aux loups. Ainsi Adler fonde une nouvelle théorie de la vie psychique sur l'idée qu'il peut y avoir chez chacun une certaine

infériorité de certains organes, que cette infériorité tend à être compensée sur le plan physique et sur le plan psychologique, mais que dans certains cas, du fait notamment de la «contrainte de la vie et de la civilisation (...) le processus compensateur s'arrête à mi chemin ». Tout cela est connu au moins dans les grandes lignes. On sait notamment que pour Adler il s'agit pour le sujet de réagir contre ce qui le met dans une position d'infériorité, de tenter d'établir plutôt, en chaque occasion, sa supériorité, ses prérogatives, sa volonté de puissance. On sait aussi que dans sa doctrine ce type de préoccupations se substitue à la pulsion sexuelle lorsqu'il s'agit de rendre compte des Formations névrotiques. Quant à Jung, il prétend étendre la définition Freudienne de la libido, puisque celle-ci chez lui se confond d'une certaine façon avec l'instinct initial, dont les divers aléas conditionnent la névrose ou la psychose du sujet : c'est lorsqu'il ne peut plus assumer les tâches vitales qui sont les siennes que le sujet tombe malade et ce n'est qu'ensuite - disons le pour simplifier - qu'il projette dans le passé, sous forme de fantasmes, des formations substitutives aux actes qu'il ne peut accomplir. Dans un cas comme dans l'autre les facteurs inconscients, infantiles, et à proprement parler sexuels perdent de leur importance.

Ce type de thèses, Freud ne cesse de le discuter, de diverses façons, dans tout son texte. Il le fait par exemple, de manière assez précise, en ce qui concerne la question de la volonté de puissance. Vous savez si vous vous souvenez un peu du texte, que l'homme aux loups a élu un type particulier d'objet sexuel. Il s'agit de femmes inférieures, servantes ou paysannes. S'agit-il essentiellement, se demande Freud, d'une réaction contre l'infériorité éprouvée devant sa sœur, qui le dominait intellectuellement, et qui le soumit à une séduction très active à un âge précoce ? Pour Freud le cas de l'homme aux loups démontre qu'il s'agit de tout autre chose : d'une détermination libidinale précoce, avec deux temps principaux. A un an et demi il aurait donc vu sa propre mère pratiquant ce coït à tergo. Et à 2 ans et 1/2 il aurait associé à cette scène la vision d'une bonne frottant le sol à genoux, dos à l'horizontale et donc fesses proéminentes. Vous voyez qu'ici Freud tient à souligner l'importance de perceptions sexuelles précoces à l'origine des conflits névrotiques de l'enfant comme de l'adulte.

Ce type de questions est discuté de façon très approfondie dans le point V du texte, qui s'appelle quelques discussions, et là c'est Jung qui est plus particulièrement visé. La question porte essentiellement sur la scène primitive que Freud invoque à l'origine de tout ce qui suit, mais dont nous allons avoir à discuter la réalité. En effet au moment où Nania le repousse Sergueï choisit pour objet son père, dont il attend alors une satisfaction sexuelle. Cette attente réactiverait les traces mnésiques de la scène primitive. Elle entraînerait aussi la peur de la castration puisque être aimé par le père équivaut à être transformé en femme. D'où l'angoisse, et pour aller vite, la névrose. Mais la question décisive est alors celle-ci : Qu'est-ce qui établit la réalité de la scène primitive ?

Eh bien, je dois le dire, malgré les explications et discussions très approfondies de Freud, les choses sont loin d'être claires. Certes, dès le début du chapitre, il affirme qu'il n'est pas du tout impossible qu'un enfant de 1 an 1/2 enregistre dans son inconscient les détails très précis d'une scène de coït. Il ajoute que la pratique de l'analyse prouve qu'il est toujours possible de rendre cette scène consciente. Mais deux pages plus loin, il nous éclaire sur la nature de ce «rendre conscient». Plutôt que d'un souvenir que le patient pourrait retrouver, il s'agit d'une construction permise par le travail analytique. (Ici, même si je n'ai pas le temps de vous le montrer en détail, une construction à partir de l'analyse du rêve.) De toute façon d'ailleurs, même si le patient disait s'en souvenir est-ce que cela serait vraiment probant ? Nous savons qu'il y a des souvenirs-écrans, qui dissimulent la réalité en la travestissant. Nous savons aussi que le névrosé, détournant du présent son intérêt, forge des fantasmes par quoi il s'explique à lui-même son état morbide. Qu'est ce qui prouve que la scène du coït entre les parents ne constitue pas un fantasme ? Freud note d'ailleurs que chaque fois qu'il a vu se présenter, dans une cure, une scène

primitive, c'était dans cette position - more ferarum - Ne s'agit-il pas alors, plutôt que d'un événement singulier, d'un fantasme quasi universel, appartenant à l'espèce, phylogénétique ? Ou encore, ne peut-on supposer que l'enfant ait vu des chiens par exemple avoir un coït et qu'il ait projeté cette image sur un rapprochement amoureux qui pouvait être tout autre, être par exemple une manifestation beaucoup plus discrète de tendresse entre ses parents ? Sur tous ces points Freud semble loin d'être assuré. Alors à quoi tient-il vraiment ? Quel est pour lui l'enjeu ? Et y en a-t-il encore un pour nous ?

Pour en discuter je vais adopter un raccourci en me centrant maintenant sur une note du texte qui se trouve à la page 38¹. Freud nous indique que durant ses années de lycée son patient avait été victimes de graves inhibitions. Or il se trouve que le maître qui assurait l'enseignement du latin s'appelait Wolf, ce qui comme vous le savez veut dire loup en allemand. Je dois ici vous citer toute la note : « Je peux me représenter quel allègement signifierait, pour une considération rationaliste d'une telle histoire d'enfance, l'éventuelle hypothèse selon laquelle toute l'angoisse devant le loup avait en réalité procédé du maître de latin du même nom, avait été rétroprojetée dans l'enfance et aurait causé la fantaisie de la scène originaire en s'étayant sur l'illustration du conte. Cela n'est cependant pas soutenable ; la priorité temporelle de la phobie du loup et son report dans les années d'enfance, dans la première propriété, n'est que trop sûrement attestée. Et le rêve à quatre ans? »

Vous voyez quel est le problème et de quelle façon il s'inscrit dans la controverse entre Freud et ses adversaires, notamment Jung. Si en effet la scène primitive n'est que fantasme, disons même fantasmagorie, ne renonçons-nous pas, peu à peu, à ce qui pour Freud est essentiel dans la psychanalyse ? Le sexuel et l'infantile ne seraient plus à ce compte à l'origine du conflit pathogène. Les fantasmes sexuels constitueraient une simple rétroprojection des problèmes de l'adolescent ou de l'adulte, de ses angoisses actuelles, dans une période antérieure du développement.

Alors tout cela c'est ce qui est l'enjeu du débat entre Freud et ses adversaires. Je vais vous montrer dans un instant que ce n'est pas seulement de ce point de vue somme toute extrinsèque que les choses prennent pour lui de l'importance. Toutefois on peut dès à présent souligner que ce genre de question reste tout à fait actuel.

Il n'est pas rare, en effet, que nos analysants mettent l'accent, dans ce qu'ils ont à nous dire, sur les difficultés qu'ils éprouvent, dans l'actuel, à remplir les nécessités de leurs tâches vitales. Ils n'est pas rare qu'ils donnent alors moins d'importance aux quelques souvenirs qui peuvent leur revenir durant les séances. Et même il me semble que ce genre de difficultés a plutôt tendance à s'accroître de nos jours. Je suis pour ma part convaincu qu'on ne peut s'interroger sur la pratique de l'analyse sans prendre en compte les phénomènes sociaux où elle s'inscrit. J'ai écrit en ce sens un petit article dans un numéro récent du discours psychanalytique sur Le travail aujourd'hui. Il me semble que la pression est aujourd'hui telle dans le monde du travail qu'elle vient plus facilement faire écran à ce qui constitue les conflits du sujet lui-même. Comment alors l'analyste peut-il procéder ? C'est une question délicate. Je dirai pour l'instant qu'il ne peut accepter de cautionner ce mensonge social qui fait de la planification de la production et de la distribution d'objets l'essentiel pour le sujet humain, ce mensonge qui nous fait oublier l'importance de la libido et de son destin problématique. Peut-être cependant avons-nous, depuis Lacan, le moyen d'aborder ces questions d'une manière plus souple. Au fond le plus souvent nous pouvons éviter d'intervenir de façon trop sauvage, nous pouvons éviter d'opposer absolument, dans nos interventions, un type de réalité à un autre. Ce que Lacan nous a appris, c'est que si la pulsion insiste en nous c'est à la faveur de signifiants où elle se métaphorise. Ainsi, même lorsque le sujet parle du plus quotidien de ses ennuis cela ne l'empêche pas de parler en

1 *L'homme aux loups*, collection Quadriga, P.U.F. 1990.

même temps de tout autre chose ; même s'il dit qu'il se fait bouffer dans sa vie professionnelle, cela peut suffire à indiquer que quelque chose est en jeu qui renvoie à la problématique orale qui est originelle, et qui reste toujours actuelle pour lui. Mais il est vrai que cela reste parfois difficile à entendre et qu'en ce sens il est important de maintenir ferme pour nous même le point de vue freudien.

*

J'en viens cependant à un second aspect du problème, articulé au premier, mais qui me paraît plus important. Si l'enjeu principal, pour Freud, tenait dans la discussion des thèses d'Adler et de Jung on sentirait sans doute moins dans son texte les signes d'une interrogation vive autant qu'embarrassée. C'est qu'une question insiste dans ces pages, et qu'elle est vraiment intrinsèque, et non pas extrinsèque à la recherche freudienne. La question c'est celle-ci : qu'est ce que le psychanalyste, dans le cours d'une cure, peut tenir pour réel ?

J'ai déjà fait allusion, par exemple, à ce problème que Freud rappelle lui même, celui des souvenirs-écrans. Si même ce que le sujet croit se rappeler reste incertain, à quoi donc se fier ? Le souvenir lui-même n'a de valeur que dans le cadre d'une interprétation. Mais qu'est ce qui pourrait garantir la vérité d'une interprétation ?

Cette question, qui transparait en de nombreuses parties du texte sur l'homme aux loups, Freud la reprendra plus tard, d'une manière plus systématique, dans un article sur les constructions dans l'analyse. Car plus encore que pour les interprétations, la question, dit Freud, se pose pour les constructions. Les interprétations, nous pouvons les définir, avec lui, comme toujours ponctuelles. A l'occasion un simple changement de lettre peut avoir un effet de sens considérable. Mais au fond, pour celui qui a l'expérience de la psychanalyse, les interprétations, prises en ce sens précis, ne font guère de doute. Le lapsus, par exemple, a quelque chose d'indubitable. En revanche Freud nous dit que l'analyste est aussi amené à des Constructions. Il va présenter à l'analysé, nous dit il, « une partie oubliée de sa préhistoire ». Il va lui révéler par exemple que jusqu'à tel âge il s'est considéré comme « le possesseur unique et absolu de sa mère », qu'il a ensuite été fortement déçu, etc. Et c'est donc à propos de la construction que Freud pose la question de savoir ce qui peut garantir que ce que propose l'analyste correspond à quelque chose de réel. En effet ni l'assentiment ni la dénégation du patient ne suffisent à prouver la vérité de ce qui est ici reconstruit. La dénégation peut être l'effet du refoulement, l'assentiment, lui, peut être l'effet d'une suggestion, le sujet se trouvant poussé à acquiescer du fait de l'influence qu'exerce sur lui le psychanalyste. Je ne reprends pas dans le détail le texte sur l'Homme aux loups, mais ceux qui l'ont lu ou relu récemment conviendront que des questions de ce type y sont constamment présentes.

Peut-être me direz-vous alors que ce type de questions perd de sa pertinence pour nous dans la mesure où nous n'intervenons plus guère de cette façon là, que nous ne proposons pas volontiers à l'analysant, de telles descriptions générales de sa petite enfance. Mais quelle que soit la forme de nos interventions il me semble que la question freudienne reste d'actualité. La cure met en place des phénomènes dont nous savons l'importance, et que nous regroupons sous la rubrique du transfert. Lorsque l'analysant se trouve conduit, dans la cure, à réévaluer tel ou tel moment de son histoire, lorsqu'il donne tel ou tel sens à un fragment de rêve, qu'est-ce qui garantit que son discours n'est pas entièrement pris dans le mouvement du transfert. Est-ce que dans un autre cadre, avec un autre analyste, il n'aurait pas été conduit à dire des choses très différentes ? Est-ce que son discours est vrai, ou seulement vraisemblable ? Qu'est ce qui, dans ce qu'il dit peut avoir vraiment valeur de réel ?

Nous pourrions revenir, dans la discussion, sur certaines questions que j'aborde ici en passant, comme celle du transfert. Je voudrais finir assez vite en vous indiquant quatre dimensions par lesquelles nous pouvons marquer, nous pouvons souligner, que l'enjeu majeur du texte sur l'homme aux loups concerne bien la question du réel. Mais vous verrez aussi que chemin faisant la définition même de ce que nous appelons réel devra être modifiée, ou à tout le moins précisée.

Je commencerai, si vous voulez bien, par ce qui est pour nous le plus connu, parce que Lacan en a traité de façon tout à fait explicite. Il s'agit de ce que nous pouvons désigner comme forclusion de la castration, et comme retour de la question de la castration dans le réel. Freud en effet nous dit dans le point VII de son texte que l'homme aux loups avait une attitude complexe à l'égard de la castration. D'un côté il l'abominait, d'un autre côté il était « tout prêt à l'admettre », et à se consoler avec l'idée d'être aimé en femme par le père. Mais il y avait encore en lui un troisième courant psychique, courant qui rejetait totalement la castration, qui faisait comme si elle n'avait jamais existé. Or c'est précisément parce qu'il y a ce rejet total, cette forclusion comme dit Lacan, c'est parce que la castration n'est même pas symbolisée, qu'elle ne peut revenir, à ce niveau, que de l'extérieur du système symbolique. Non pas dans un rêve, par exemple, mais dans une hallucination. C'est ce qui se passe lorsque l'homme aux loups, enfant, voit un de ses doigts détaché de sa main, ne tenant plus que par la peau. Lacan nous dit ici que ce qui a été forclos du symbolique revient dans le réel, et nous aurons bien sûr à reprendre cette question importante.

Cependant je crois qu'on ne peut en rester là. La question du réel étant ainsi appelée par ce que Lacan a pu nous dire d'essentiel sur l'homme aux loups, nous pouvons sans doute l'étendre bien au delà.

Prenons, pour commencer, une question qui n'est pas sans importance dans le texte, celle du temps. Vous savez que Freud accorde beaucoup d'importance à la chronologie, qu'il essaye de s'assurer de la date exacte des événements et des remaniements psychiques. On pourrait d'ailleurs négliger la spécificité de cette question, on pourrait estimer qu'il ne s'agit là finalement que de ce souhait d'établir la réalité des déterminations pathologiques dans l'enfance et même la petite enfance. Il me semble cependant que nous pourrions aujourd'hui donner un tout autre statut à ce souci freudien. Nous sommes à présent moins soucieux de retrouver le plus ancien comme équivalent au plus essentiel. En revanche l'idée qu'il est important de saisir ce qui peut faire série, ce qui vient après ou avant dans une chaîne n'est pas du tout négligeable pour nous. Autrement dit nous prêterons attention non au contenu des scènes qui se succèdent, à tout l'aspect anecdotique, imaginaire, mais au rapport de succession, à ce qui s'inscrit du fait du mécanisme même de la succession, à ce qui fait trait, un trait qui peut se répéter de diverses façons, en diverses occurrences. A la limite d'ailleurs ces séries peuvent d'ailleurs être constituées par la succession des séances ou par celle des énoncés au cours d'une même séance. Elles n'en conservent pas moins une importance décisive pour nous. S'il était question de la signification de ces éléments nous pourrions certes douter, mais l'ordre de leur succession, parfois, est tel qu'on ne peut en douter. Or ce dont on ne peut douter, c'est ça le réel.

Dans le prolongement de cette question du trait, nous pouvons encore, et ce sera l'avant dernier point, repérer que cette question du réel se trouve centrale dans L'homme aux loups en rappelant que ce texte a pu paraître tout à fait important pour situer ce qu'il en est de la lettre pour la psychanalyse. C'est Serge Leclair, sans doute, qui a donné, dans *Psychanalyser*, le relevé le plus complet de la façon dont la question de la lettre se pose dans l'article de Freud. Il nous rappelle l'importance du 5, ou mieux du V, du 5 romain, dans l'analyse de Sergei Pankejeff. 5, c'est cinq loups, c'est l'heure aussi des accès de dépression ou de fièvre dont souffrait l'homme aux loups enfant. Mais c'est aussi, redoublé, l'initiale du mot loup lui même, et de ces

Wolf avec lesquels Sergueï ne cessa d'avoir des démêlés. C'est bien des choses encore, que vous retrouverez dans *Psychanalyser*, et par exemple, c'est le souvenir que ce patient rapporte assez précisément à Freud. Enfant, il avait été pris d'une peur terrible d'un papillon qui s'était posé sur une fleur. Je cite « le patient remarqua que l'ouverture et la fermeture des ailes, lorsque le papillon était à l'arrêt, auraient fait sur lui cette impression inquiétante. Il en aurait été comme d'une femme ouvrant les jambes, et les jambes donneraient alors la figure d'un V romain, heure, comme on sait, à laquelle, dans les années où il était petit garçon déjà, mais même encore maintenant, un assombrissement de son humeur avait coutume d'intervenir ». Et qu'on ne se précipite pas ici alors pour donner au V romain un sens, fût-il un sens sexuel. En réalité le fait que cette lettre se répète dans des usages très divers tout au long du texte et de la vie de l'homme aux loups prouve qu'il ne s'agit pas essentiellement de cela. La lettre ne conserve de l'image que le trait, ce trait brisé à angle aigu. Et nous pourrions alors insister sur le poids de réel d'un élément qui se répète de façon apparemment automatique dans la vie du sujet, qui, à force d'être au-delà de toute signification particulière illustre bien le caractère insensé du réel.

Il y a enfin un dernier point sur lequel je voudrais attirer votre attention, c'est la question de ce que nous pouvons nommer, avec Lacan, l'objet a. Là aussi on y reviendra sans doute durant ce cycle de conférence. Pour en avoir une idée, reportez-vous tout simplement au rêve des loups. Comme Sergueï Pankejeff dit de ce rêve qu'il lui donnait un fort sentiment de réalité effective, qu'au réveil il mit longtemps à se convaincre que ce n'était qu'un rêve. Freud en déduit que ce rêve renvoie à une scène antérieure effectivement vécue. Sans nécessairement contester ce point, on peut se demander si la dimension de réel ici n'est pas liée à la présence d'un objet particulier, qui est l'objet regard. Ce regard c'est le regard des loups, mais aussi celui du rêveur lui-même puisqu'il est lié au retour, pour Sergueï, de la scène primitive. Ce regard, qui se détache dans le rêve et donne tout le poids de réel, Lacan dit parfois que le sujet en constitue la coupure. Ce n'est pas que les loups ressemblent au rêveur. Nous ne sommes pas ici dans l'ordre du spéculaire. Mais le rêveur se fait loup regardant, ou, mieux encore, il se réduit au point, au moment, où le regard se détache en tant que tel. Ce genre de chose, il serait sans doute important que nous y soyons attentif, parce que toute cure qui est poussée jusqu'à un certain point comporte au moins un moment de ce type. En tout cas nous pouvons y voir encore un des chemins qui pourra nous mener à la question du réel.

Voilà donc ce que je voulais vous dire aujourd'hui pour commencer à aborder ce texte de *L'homme aux loups*. Je n'ai pas essayé comme vous l'avez vu de recenser toutes les questions qu'il pose. Mais j'ai cru pouvoir vous montrer qu'au-delà des enjeux qu'il comporte explicitement pour Freud il renvoie à notre interrogation sur ce qui constitue un réel pour la psychanalyse, question pour nous toujours essentielle.

Jean-Louis Rinaldini

SERGUEI PANKEJEFF, BRICOLEUR DU SIGNIFIANT

La cure de l'homme aux loups pose des questions multiples à la clinique et à la théorie psychanalytiques, Roland Chémama en a déjà parlé ici. C'est que ce cas relaté par Freud, outre qu'il s'inscrit dans l'élaboration de la théorie que Freud tente d'imposer à cette époque, s'inscrit aussi directement dans ce qu'on pourrait appeler un carrefour structural. Car les découpages nosographiques: Névrose (hystérie et obsession), Psychose, Perversion n'ont de pertinence que si on maintient les variables structurales qui unissent tous ces éléments entre eux. Freud indiquait déjà que "l'obsession est un dialecte de la langue plus générale que constitue l'hystérie".

Donc à ce carrefour où se situe l'homme aux loups, je suis parti de l'idée suivante:

Il aurait pu être psychotique, c'est une discussion qui a déjà été débattue, sur laquelle Lacan a écrit, je laisserai pour ma part cette grande question de côté, elle sera reprise je crois par d'autres intervenants.

En revanche, il aurait pu être pervers ou carrément phobique. Qu'est-ce qui fait qu'il ne l'a pas été ou qu'il n'est pas reconnu franchement comme tel ? Quel bricolage opère-t-il avec le signifiant pour cela ? Voilà au fond ce que sera l'objet de mon propos, ce que je voudrais mettre en discussion et pour cela je m'appuierai à la fois sur les épisodes amoureux de l'homme aux loups pour lesquels vous le savez Freud parle de compulsion amoureuse, et sur les rêves, inaugural et terminal de la cure. Je n'évoquerai pas la réalité possible de ce matériel onirique sur laquelle se sont affrontés maints psychanalystes.¹

L'HOMME AUX LOUPS ENTRE LA PASSION AMOUREUSE QU'ON POURRAIT APPELER NORMALE ET L'AMOUR FETICHISTE OU UNE DIMENSION PERVERSE DE L'AMOUR.

Je rappellerai d'abord un certain nombre d'éléments mis à jour par la cure qui sont nécessaires à mon propos.

Freud parle du caractère irrésistible des coups de foudre qui le frappaient quand il découvrait une femme de dos à genoux. Rappel de la scène primitive observée à l'âge de un an et demi et au cours de laquelle il avait observé sa mère dans cette position au cours d'un coït à tergo. Depuis lors, pour susciter son désir, "la femme devait avoir pris la posture attribuée à la mère dans la scène primitive. Depuis la puberté, des fesses larges, proéminentes, étaient [pour

¹ Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, l'Homme aux loups, dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p.353.

lui] le charme le plus puissant chez une femme"². La vision de fesses de femme couronnant comme un arc renversé, l'angle formé par ses jambes écartées, agissait sur lui comme un signal qui déchaînait instantanément toutes ses forces libidinales: "Les manifestations les plus frappantes de sa vie amoureuse, après qu'il eut atteint la maturité, furent des accès de désir sensuel et compulsif pour telle ou telle personne, désirs qui surgissaient et disparaissaient dans la succession la plus énigmatique. Ces accès libéraient chez lui, même au temps où il était par ailleurs inhibé, une énergie gigantesque et échappaient entièrement à son contrôle"³. On se rappelle que la première version de ces coups de foudre c'est un épisode conservé dans un souvenir d'enfance, postérieur de un an à la scène primitive et qui met en scène la bonne Grouscha qui porte le même nom que sa mère: "Quand il [la] vit par terre en train de frotter le plancher, à genoux, les fesses en avant et le dos horizontal, il retrouva en elle l'attitude de sa mère; en vertu de la réactivation de cette image, l'excitation sexuelle s'empara de lui et il se comporta alors envers elle en mâle, comme son père, dont il n'avait pu autrefois comprendre l'action qu'en y voyant une miction. Uriner sur le plancher était au fond, de sa part, une tentative de séduction".

Ainsi ajoute Freud, "la compulsion émanée de la scène primitive avait été transférée avec cette scène avec Grouscha et continuait à se faire sentir grâce à elle". On voit que dans cette deuxième scène il y a un fait nouveau, un nouveau détail, l'activité de lavage, sur laquelle se trouve déplacée la libido, et qui va constituer pour les situations à venir la "condition" définitive du sujet (au sens où parle de la condition d'amour) comme vont le confirmer un certain nombre d'épisodes de sa vie: la servante en train de **laver** le parquet, une jeune paysanne aperçue dans la même position près d'une **mare**. Pour l'homme aux loups donc, "le choix définitif de l'objet [...] se manifesta [...] comme dépendant de la même condition amoureuse, comme dérivé de la compulsion qui, à partir de la scène primitive en passant par la scène avec Grouscha, dominait ses choix amoureux"⁴. Plus que d'une mutation de la "condition d'amour" dont parle Freud, (c'est-à-dire l'isolement d'un trait de l'objet) bien sûr dans ce cas là, la "condition d'amour" est déplacée de la posture de la femme à son activité, plus que cela donc, il semble qu'il y ait un tissu de relations signifiantes, qui fonctionne comme un voile sur quelque chose de plus secret. C'est là qu'on rejoint les épisodes du papillon et de la guêpe.

"Il était à la poursuite d'un beau et grand papillon rayé de jaune [...]. Soudain, comme le papillon s'était posé sur une fleur, il fut saisi d'une peur terrible du petit animal et s'enfuit en poussant des cris." En commentant ce souvenir le patient dit que "... le fait d'ouvrir et de fermer les ailes, ainsi qu'avait fait le papillon une fois posé sur la fleur, était ce qui avait fait sur lui cette impression inquiétante. On aurait dit d'une femme qui ouvre les jambes, et les jambes faisaient alors un V romain, ce qui était [...] l'heure, où, au temps de son enfance et aujourd'hui encore, un assombrissement de son humeur avait coutume de se produire". L'analyse va d'abord établir que les raies jaunes du papillon sont celles d'une poire "d'un goût délicieux" nommée Grouscha, jusqu'à ce qu'un rêve de transfert, montre un homme arrachant ses ailes à une *Espe*, c'est-à-dire une Wespe amputée de son initiale, et qui révèle celles du sujet S.P. (Serguei Pankejeff)⁵. Cet épisode du rêve fait pendant la cure permet d'approcher la question de la lettre, lettre qui

2 Ibidem.

3 Ibidem, p.396.

4 Ibidem, p.396-397.

5 Ibidem p.397.

détermine véritablement pour Serguei le déclenchement de la *libido*, lettre voilée par les divers éléments mis au jour par l'analyse (la posture de la femme, les fesses, le lavage).

Le V figure l'angle renversé formé par les jambes écartées d'une femme, c'est une sorte de sigle autonome, un peu comme une lettre d'un rébus, c'est le V figuré par les ailes du papillon et qui produit pour l'enfant le "chiffre" de la castration qui déclenche sa terreur. Ce chiffre c'est aussi la Vème heure, qui marque chaque jour l'assombrissement de son humeur, ce qui commémore ainsi l'angoisse éprouvée lors de la scène primitive qui s'était déroulée à ce moment de l'après-midi. La lettre V a donc un rôle à jouer sur le versant de l'angoisse. Mais elle joue également un rôle sur le versant de la jouissance puisqu'elle est le chiffre qui produit le signal des énamorations du sujet (il urine devant Grousha en train de laver le plancher pour la séduire).

On sent donc la proximité voire le paradoxe entre l'amour dit normal pour lequel Freud élabore le concept de condition d'amour, et l'amour fétichiste si on se rappelle que dès 1909 Freud avait défini le fétiche comme objet idéal même si l'on peut penser que cela constitue une drôle d'idéalisation. On trouve dans le livre d'Henri Rey-Flaud⁶ auquel je me référerai au cours de mon intervention et auquel je vous renvoie, des pistes très intéressantes sur cette question et notamment sur le statut de la lettre V pour Serguei.

Freud s'en sortait en différenciant les pratiques perverses caractérisées par un rapport à l'objet brut, et le fétichisme défini lui par une élaboration particulière de l'objet au terme de laquelle celui-ci advient idéalisé. L'idéalisation de la personne aimée par exemple est accomplie à partir de l'élection d'un trait signifiant⁷ qui se trouve exalté par l'amant sans égard à la réalité de l'objet, ce qui vaut d'ailleurs à l'amour d'être tenu souvent pour une folie passagère.

Ainsi dans l'amour, comme dans l'identification, le sujet prélève, sur un mode imaginaire, un attribut (la chevelure blonde par exemple) qui se voit conférer la fonction de représenter l'ensemble des attributs de la femme. *Si bien que cet attribut perd sa fonction d'attribut (à savoir de pouvoir être compté comme un parmi d'autres et à ce titre de pouvoir se laisser prendre dans le jeu des déplacements signifiants) pour devenir un signe imaginaire pétrifié de la femme, chargé à lui tout seul de détenir "toute la femme".* La possession de ce signe assure à celui qui s'en est rendu maître la possession du modèle idéal lui-même.

La manière de procéder du fétichiste est très proche puisque l'opération à laquelle se livre le fétichiste consiste en une partialisation de l'objet qui aboutit à sa déconstruction. C'est comme l'envers du jugement d'attribution qui consiste on le sait à accorder ou à refuser une qualité à une chose dans la mesure où elle tend à retrancher de l'objet les qualités qui lui avaient été reconnues et qui le constituaient en tant qu'objet afin d'obtenir en fin de cette opération de soustraction "en pelure d'oignon", un objet décanté de ses enveloppes attributives et élevé au rang de pure substance. Le fétichiste entreprend donc par ce travail de soustraction (il retranche), d'élaborer un objet "pur" de faire d'une chose (eine Sache) la Chose (das Ding).

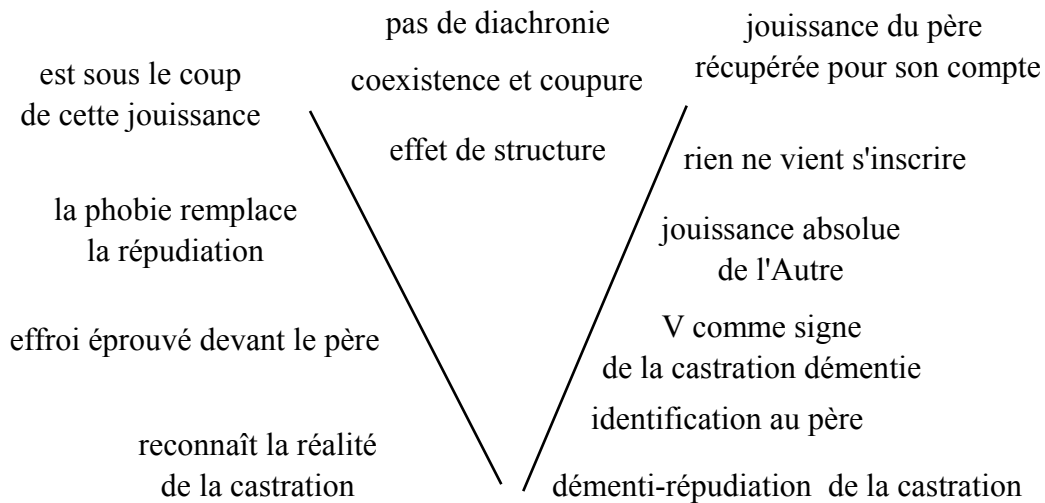
On voit que l'amour fétichiste se déploie dans un monde où aucun signifiant n'est susceptible d'advenir pour évoquer une perte "absolue", le sujet fétichiste s'installe dans un pur rapport à la jouissance. Alors que le névrosé cède sur l'objet et conserve l'attribut de l'objet, quitte à le déplacer ou à le renverser en son contraire, le fétichiste lui, retranche l'attribut et conserve l'objet idéalisé. Le fétichiste est ainsi détenteur de l'objet, il maîtrise le manque et le désir. Dans la passion amoureuse névrotique classique, l'amant tombe sous le coup de son objet, tandis que le

6 Henri Rey-Flaud, *Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot, Payot, 1994.

7 Cf. Chapitre VIII "Etat amoureux et Hypnose" de *Psychologie des foules et analyse du moi*, dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.

fétichiste lui se fait maître du sien. A ce titre, ce qui semble intéressant dans *L'Homme aux loups* c'est que son analyse permet d'éclairer cette opposition.

En fait l'homme aux loups oscille de part et d'autre des branches du V.



On est là en face d'un chiffre essentiel pour le sujet, d'un chiffre essentiel **du** sujet. Est-ce que cette lettre supporte le fantasme du sujet ou est-ce un chiffre insensé, qui détermine non plus le désir mais la jouissance du sujet ? Est-on du côté de la névrose ou de la perversion ? Si cette lettre est vraiment pour le sujet le chiffre de la jouissance, cela veut dire qu'il y a au fond un échec de l'opération de la métaphorisation de la jouissance par les jeux du signifiant, que cet échec confère au chiffre la détention de la jouissance *absolue* du Père primitif. C'est ce que Freud semble indiquer lui-même puisqu'il voit dans le fait d'uriner devant la bonne, une scène qui "représente l'enfant en train de copier son père et nous fait voir une tendance à évoluer dans une direction qui pourrait mériter le nom de virile".⁸ C'est-à-dire que le sujet se trouve à un carrefour où son destin peut encore évoluer vers la névrose ou la perversion. Mais un an et demi plus tard, lors du grand rêve des loups, le "rejet" de la castration maternelle opère en feed back sur les matériaux de la scène avec Grousha, ce rejet intervient pour démentir tout défaut dans l'Autre, annule le manque et confère au V, qui figure la posture de la mère, le statut de chiffre de la jouissance du père. Ce qui provoque la série compulsive des coups de foudre, ce qui traduit la reproduction, sans effet de métaphore, de la jouissance paternelle primitive. C'est-à-dire que l'on est face à une jouissance qui serait pétrifiée, avec un trait fétichiste qui la déclenche, le V. Le V, qui est alors un signe, car il est transmissible, reproductible, toujours prêt à émerger, identique à lui même, donc pas un signifiant si le signifiant est justement ce qui ouvre à la métaphore, c'est-à-dire que puisse se substituer au corps une signification subjective. Si le signifiant de la jouissance est impossible à écrire, ce signifiant devenu signe, devenu chiffre n'est plus sous le coup de cette impossibilité, donc il a aussi le pouvoir de déclencher l'angoisse du sujet. Cette lettre V a un double statut: commandement de la jouissance et signe de l'angoisse. Mais en même temps et c'est ce qui nous questionne, Serguei est comme tout névrosé, assujéti à la loi du signifiant, c'est-à-dire soumis à la rencontre fortuite de son chiffre, comme le démontre l'histoire de ses coups de foudre.

En fait il semble qu'il y ait un clivage dans la constitution psychique de Serguei, partagé originairement entre un rejet de la castration (*Verwerfung*) qui le situe sur le versant de la jouissance, et une reconnaissance de la castration (*Annerkennung*) qui l'inscrit au registre de la

⁸ Freud, Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, *L'Homme aux loups*, *op. cit.*, p.397.

névrose et du désir. Le double statut de la lettre V traduit cette dichotomie fondamentale, qui surgit sur le versant de la jouissance, pour commander le déchaînement libidinal de Sergueï, et qui surgit à d'autres moments, du côté du désir, comme signal d'angoisse face à la menace de castration. Il semble qu'il y ait donc un mouvement de bascule qui va marquer toute la vie de l'Homme aux loups avec cette contrainte de la lettre attachée au V qui va intervenir comme un trait fétichiste.

ET POURQUOI PAS CARREMENT PHOBIQUE ?

On pourrait se questionner pour se demander finalement ce qui est analogique entre le phobique et le fétichiste, puisque la névrose et la perversion sont deux façons possibles de répondre à la condition assignée à l'homme comme sujet du langage. On se rappelle le jour où le petit Hans est confronté de façon insoutenable, parce que la vision en est insoutenable, aux organes génitaux féminins. Cette vision est structurante pour le sujet, en tant qu'elle opère comme révélation, c'est-à-dire comme levée du voile du manque en tant que tel. A ce moment d'apocalypse, l'homme "se divise à l'endroit de la réalité" dit Lacan.⁹ C'est-à-dire qu'il n'a pas le choix. Que ce soit par la voie de la névrose (le refoulement) ou par celle de la perversion (le déni) il va refuser cette révélation insupportable qui s'impose à lui tout en feignant de la reconnaître. De ce point de vue la production du fétiche dont on vient de parler représente un coup de force. La phobie, elle, démontre une stratégie défensive. L'angoisse de castration traduit en dernier terme, au delà de la crainte de perdre son faire-pipi comme dit le petit Hans, le refus ontologique d'être introduit au manque et de s'engager dans la voie du désir. Cette frayeur dont il s'agit traduit sur la scène du monde le recul horrifié du sujet devant le dévoilement du manque qui vient remettre en cause brutalement sa croyance à la vérité, sa croyance à la jouissance et au bonheur en lui révélant au travers de la vision qui s'impose à lui, la mort à laquelle il est destiné. Et s'il y a une éthique du désir, elle confirme bien qu'elle est cette fidélité au manque, selon la formulation de Lévinas, à laquelle le phobique va précisément manquer.

Dans un premier temps, pour échapper au manque le phobique met à sa place un objet imaginaire interdit, pour Hans le cheval qui va le mordre. Donc le manque jusque là impossible à représenter et à signifier, ce manque donc a désormais un nom et une figure ce qui a pour but de rabattre l'horreur indicible qu'il suscitait sur un danger réel contre lequel il est possible de prendre un certain nombre de mesures défensives d'évitement. C'est-à-dire que le phobique découvre l'échappatoire: soumettre le manque à un certain nombre de conditions. Il s'agit donc à proprement parler d'une parade qui est mise en place, faite d'approches et d'esquives mais avec un retournement de la situation qui se prépare en secret et que Freud pointe dans la peur exprimée par Hans que le cheval tombe. Dans une première approche on peut voir là la peur que cet écran qu'il a dressé (même si cet écran est redoutable) la peur que cet écran qui a une fonction de protection, ne s'effondre. Mais il faut ajouter que la peur vient de ce qu'il adviendrait si l'objet phobique venait à manquer. C'est-à-dire que l'objet phobique protège sur deux fronts:

- à l'origine contre la menace de castration inhérente au désir
- mais il protège également le sujet contre la *menace de la disparition du désir*.

Ce qui permet de mettre en relation la position perverse et phobique au regard du manque.

Tous les deux sont terrifiés devant la révélation du manque. Le fétichiste produit son objet, et règle une fois pour toutes à son profit la question de la jouissance. Le phobique montre que

⁹ Lacan, "La science et la vérité", dans *Ecrits*, p.877.

pour lui la situation est beaucoup plus fragile parce qu'il est prisonnier du système défensif qu'il a constitué. L'interdit qu'il a constitué (en lui donnant les traits d'un animal terrible) représente "la case vide qu'il est nécessaire de préserver sur l'échiquier du désir. C'est-à-dire que le refus du manque se renverse dans la terreur que le manque vienne à manquer. Une sorte d'oscillation entre la castration de l'Autre qui s'ouvre devant lui, et sa complétude vécue comme une jouissance déferlante qui emporterait le sujet.

On pourrait dire que l'objet phobique soumet à sa loi celui qui l'a créé, alors que l'objet fétiche est au service de son détenteur. Ainsi par un décalage subtil, minime de la position du sujet, l'objet fétiche peut être appelé à la place de l'objet phobique pour tenir son rôle. C'est ce que montre au fond cette fameuse lettre V dans l'Homme aux loups.

Le premier statut de la lettre V nous l'avons vu était celui de chiffre de la jouissance. Mais elle a aussi une autre fonction, celle de signal d'angoisse dans la phobie.

Au départ pour l'homme aux loups le schéma est le même que pour le petit Hans. Sergueï aurait compris au cours du rêve d'angoisse fait à l'âge de cinq ans, le sens de la scène du coït de ses parents dont il avait été le témoin à l'âge de un an et demi. A ce moment il aurait reconnu la réalité de la castration de la femme et pris conscience de la menace qui, par contrecoup, pesait sur son propre pénis. C'est cette menace qui rend compte de sa peur le jour où il est confronté à un papillon battant des ailes, formant un V comme le ferait une femme ouvrant et fermant ses jambes. Ainsi le V est-il devenu le "signe" de la menace de castration, comme le confirme le retour ponctuel de l'angoisse, chaque jour, à la Vème heure. Voilà donc le principe qui détermine versant névrose l'histoire du sujet. On se rappelle que le papillon a des ailes rayées de jaune et qu'il renvoie d'abord, par le relais de la poire nommée Grousha, à la jeune bonne qui avait proféré la menace de castration le jour où il avait uriné devant elle. Dès l'origine, la lettre V a bien la fonction de signal d'angoisse, repris quelques années plus tard quand la menace de castration sera déplacée sur la figure paternelle. Ce déplacement dans la cure apparaît à travers la terreur de l'enfant lorsque sa soeur par malice, brandissait devant lui l'illustration d'un livre de conte de fées montrant un loup qui s'avance vers lui une patte érigée (menace d'être livré à la jouissance du père) et qui va se perpétuer à l'âge adulte sous les traits de ces divers tailleurs (schneider en allemand qui évoque directement la castration) qu'il accablait on s'en souvient de préventions ridicules. Donc nous sommes en face d'une phobie comme chez le petit Hans, là, le V agissant comme signal d'angoisse pour déclencher la fuite du sujet. Puis Freud désigne une autre fonction, celle de rempart devant la jouissance de l'Autre. Freud dit que au cours du rêve, l'enfant avait reconnu l'existence du vagin. Mais nous dit-il, c'est à ce moment "qu'un processus que l'on ne peut rapprocher que d'un refoulement amène une répudiation de cet élément nouveau [le vagin] et son remplacement par une phobie".¹⁰

On voit que dans cette affaire l'opération se mène en deux temps alors que d'habitude elle s'accomplit en une seule fois. L'observation à un an et demi est conservée dans son inconscient comme une lettre cachetée jusqu'à l'âge de cinq ans où la lettre est enfin ouverte. Donc deux temps et durant ce deuxième temps l'enfant comprendrait le sens du vagin et cela l'introduirait à la reconnaissance de la castration.. Cette reconnaissance ne se traduit pas par une acceptation et c'est ce que le phobique nous dit, puisque l'animal chez Sergueï est appelé pour circonscrire l'angoisse de castration en lui donnant une figure : le loup, qui s'avance vers l'enfant une patte dressée pour dévorer l'homme aux loups et dans lequel Freud reconnaît le père castrateur. Il faut revenir sur la pertinence de cette identification.

Freud dit qu'au moment où l'enfant découvre la menace de castration, il se hérise

10 Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, l'Homme aux loups, *op. cit.* p.410.

(sträuben). D'une façon plus radicale il rejette (verwaf) cet élément nouveau c'est-à-dire qu' "il n'en voulut rien savoir au sens d'un refoulement" si bien que pour lui les choses se passaient comme si elles n'existaient pas.¹¹

Le texte freudien pose ainsi une équivalence entre "répudiation" (Ablehnung) et "rejet" (Ververfung). Or si on s'en tient à la lettre de ces formulations il faut bien reconnaître que lorsqu'on répudie quelque chose l'ombre du premier choix, avant la répudiation est conservée. De même pour le rejet, on rejette quelque chose que d'abord on reconnaît. C'est-à-dire que par l'usage de ces deux termes, on voit que d'une façon ou d'une autre est maintenue la destitution que l'on veut annuler. On n'est pas dans la forclusion à proprement parlé. Cela veut dire que sur un versant, le sujet a bien reconnu la réalité de la castration, mais que sur un autre versant, ce même sujet "n'en voulut rien savoir au sens d'un refoulement". Il n'existe aucune ligne de crête pour passer d'un versant à l'autre (ce que Freud va appeler plus tard le clivage). Sur le second versant rien n'est venu s'inscrire pour conserver la trace de la "reconnaissance" de la castration maternelle. C'est ce qui confère à l'Autre, sur ce versant là, le privilège d'une jouissance absolue.

La lettre V est le signe de la castration démentie (terme aussi ambiguë que répudiation puisque le démenti demande qu'on prenne en compte et donc qu'on conserve l'affirmation qu'on prétend annuler). Son statut est alors celui du fétiche, lorsqu'il est revêtu de la signification et de la valeur du phallus. Donc sur le versant répudiation-rejet, la situation se joue avec un chiffre V chiffre de la jouissance qui déclenche les forces libidinales du sujet, chiffre identifié à la figure du père primordial sous les traits du loup. Sur le versant de la reconnaissance de la castration, coupé du premier versant, produit pas moins des effets en faisant que l'enfant ne s'installe pas confortablement dans une position de refus ou d'ignorance de la castration, d'où remplacement de la répudiation par une phobie. La phobie montre que si sur un versant le sujet récupère pour son propre compte la jouissance du Père primitif, sur un autre versant, il tombe sous le coup de cette jouissance, lorsque le loup devient cet animal phobique devant lequel Serguei s'enfuit terrorisé chaque fois que sa sœur place sous ses yeux son image d'angoisse.

Donc nous avons deux faces présentées par la jouissance paternelle (identification au père, effroi éprouvé devant lui) et c'est une distribution des places que la clinique du petit Hans avait laissé dans l'ombre. Mais sous cette figure du Père jouisseur et castrateur avec laquelle l'homme aux loups entretiendra toujours une relation ambiguë, sous cette figure se cache une figure de secrète de l'Autre, tenue par le mère. La figure du loup est aussi une figure de la mère, revoir pour cela "Le petit chaperon rouge": la Mère-Grand, l'inventaire morceau par morceau du corps énigmatique de la bête qui évite soigneusement la partie du corps qui risque de susciter l'apparition du phallus innommable de la Mère, figure prête à émerger pour engloutir le sujet. Au moment ultime, il y a le surgissement fatal de cette jouissance sous la forme "...et la mangea".

Pour Serguei on connaît l'importance des fictions populaires, que ce soit le grand loup gris mutilé par le vaillant petit tailleur et sur le dos duquel est monté un autre loup, ou le loup menaçant qui s'avance une patte en érection, la patte blanche de la bonne mère ou la patte noire satanique de la figure maternelle dans le Loup et les sept chevreaux, on voit donc l'importance de ces fictions nourrissant le fantasme de l'enfant, et le renvoyant à l'insupportable du manque de l'Autre à l'horreur de sa jouissance. La phobie sert à protéger d'un côté contre le danger narcissique suscité par la menace de castration de l'Autre, et le met à l'abri de l'autre côté contre le déchaînement d'une jouissance incontrôlée consécutive au démenti de la castration.

On retrouve bien là l'affirmation de Freud selon laquelle la phobie est appelée à un moment pour remplacer la répudiation de la castration. Cette formulation pose problème si on entend que le remplacement se ferait de façon chronologique, une position supplantant l'autre. Cette vision

¹¹ *Ibid.* p.389.

des choses est certainement dû au fait que Freud parle de "l'histoire d'une névrose infantile" et qu'il retrace pour le lecteur cette histoire dans une perspective historique avec une dimension de la temporalité. Cela privilégie une dimension diachronique alors que pour le sujet ces éléments ont une valeur synchronique. C'est là toute l'importance d'aborder les choses au plan de la structure, puisque la répudiation de la castration et la peur de la castration qui implique sa reconnaissance coexistent l'une à côté de l'autre et coupées l'une de l'autre.

Rappelons-le encore une fois, l'objet phobique est convoqué pour produire un semblant de manque destiné à ménager à minima un espace au désir du sujet, alors que l'objet fétiche est chargé de faire du manque un objet réel chargé d'accomplir sa jouissance. Le fétichiste fabrique le *chiffre* de sa jouissance. Le phobique confère à son objet le statut d'un *signifiant* déchaîné, c'est-à-dire qui échappe aux maillons du discours pour advenir comme signal d'angoisse. On trouve donc chez Sergueï, le fétichisme et la phobie, accomplies sur un même élément, la lettre V. Pour terminer je voudrais creuser cette distinction entre *chiffre* de la jouissance et *signifiant* de l'angoisse.

On se souvient du rêve où Sergueï arrache les ailes à une Espe, ce qui révèle les initiales du patient S.P.¹² Ce rêve de transfert est habituellement interprété comme un rêve de guérison puisqu'il y aurait reconnaissance de la castration et introduction à la nomination. Mais cette solution est bien fragile puisqu'elle revient pour le sujet à accepter sur le mode masochiste (courant dominant chez ce patient comme le souligne Freud), la castration reçue de la part d'un autre imaginaire pour se soustraire à la jouissance de l'Autre symbolique. Sergueï accède à la nomination par une mutilation à laquelle il consent. Le sujet y gagne seulement de changer de maître, pour devenir la proie du signifiant. On entrevoit la précarité de cette position subjective si l'on se réfère à l'histoire de Sergueï Pankejeff et à l'inconsistance de son nom propre chez cet homme dont l'existence va se réduire à incarner le CAS de Freud en s'inscrivant pour la postérité sous le nom de l'homme aux loups (signatures au bas de ses toiles).

Certes le rêve terminal est bien une tentative de guérison puisque Sergueï remanie à son profit les données contenues dans le souvenir d'enfance du machaon. Mais pourquoi redoubler le V en W? Le W redouble le V comme pour reproduire la lettre et tendre ainsi à la destituer de son statut de chiffre. On trouve cette idée intéressante toujours dans le livre de Henri Rey-Flaud.¹³ Cette lettre V que l'on soit directement sur le versant pervers, fétichiste, ou indirectement sur le versant de la phobie, cette lettre V a toujours en fin de compte le statut de la jouissance puisqu'elle désigne la castration démentie de l'Autre. En redoublant le V, le W est comme une sorte de doublure de la lettre initiale, en produisant comme une fiction, une re-présentation de la présence de la jouissance. C'est comme si le sujet avait la volonté de susciter par le W un tenant-lieu de ce signe le V. C'est-à-dire de produire une représentance, un espace où la fonction de la représentance produirait de la temporalité et introduirait le V à la signifiante. Autrement dit si le V c'est un signe, un signifiant primordial pétrifié, (S2), le redoublement du V c'est la tentative d'accomplir fictivement la première métaphore (fictivement puisque le redoublement est effectué sur lui-même) pour dégager le V pétrifié et produire un premier signifiant W. Ce rêve terminal serait une imaginarisation de l'opération du refoulement originaire. Car la mutilation de la guêpe au-delà de la castration imaginaire subie/acceptée du pénis de Sergueï, c'est une mutilation de la

12 Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, l'Homme aux loups, *op. cit.*, p.397.

13 Henri Rey-Flaud, *op. cit.*

lettre, elle doit être référée au défaut de l'Autre du langage.

En effet l'interprétation de Freud est que la mutilation de la guêpe est une mesure de rétorsion exercée par Serguei sur Grousha (identifiée à la guêpe via la poire, par le détail des raies jaunes) en réponse à la menace de castration proférée par la bonne à la suite de sa tentative de séduction "Le rêve dit clairement qu'il se vengeait sur Grousha de sa menace de castration".¹⁴ En réalité si on remonte la chaîne associative les raies jaunes renvoient au machaon effrayant aux ailes palpitantes. Au-delà de la rétorsion sur Grousha c'est bien l'excision d'une lettre que le rêve vient figurer, marquant la bascule de la castration de l'imaginaire au symbolique, ce que confirme la séquence finale quand le V arraché fait retour, métaphorisé comme double V (W), pour être aussitôt élidé, ce qui montre que c'est bien du sort de la lettre que dépend l'avenir du sujet. La tentative de guérison amenée par le rêve peut s'éclaircir si on comprend que le sujet entreprend de réaliser en deux temps l'effectuation du refoulement originaire:

- d'abord en assurant la métaphorisation du v en w
- puis en assurant le refoulement de ce signifiant figuré dans l'élimination du w.

On voit comment le névrosé essaie maladroitement de se rendre maître de l'opération qui assure la structure du langage.

Le phobique là n'est qu'un bricoleur, puisqu'on le voit tenter de fabriquer avec les appareils du système signifiant, le signifiant qui se trouve au principe du système des signifiants. Lacan désigne ce signifiant comme étant le joker du système.¹⁵

Au champ de la perversion qu'en est-il de cette opération? Sur ce versant, la lettre V intervient aussi comme dans la phobie, au point où a été reconnue la castration. Seulement cette fois le V est élu comme fétiche afin de démentir cette reconnaissance, ce qui montre qu'il n'a plus cette fois une fonction de lieu-tenance à l'endroit du signifiant binaire, mais qu'il est ce signifiant désormais incarné dans un signe pétrifié, chiffre de la jouissance.

L'homme aux loups présente ainsi les deux versions de la lettre V.

Cela permet d'approcher ce que Lacan évoque quand il parle de la fonction de rempart tenue par la phobie, c'est-à-dire que le sujet est occupé en permanence à entretenir ses fortifications, toujours menacée de quelque brèche.¹⁶ C'est une suppléance au défaut de l'Autre par le signifiant.

Cela permet de comprendre également comment pour le fétichiste, l'objet n'est plus convoqué pour assurer la représentation, mais bien la présence réelle du manque. Dans ce cas

¹⁴ Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, l'Homme aux loups, *op. cit.* p.397.

¹⁵ Lacan, *Séminaire VIII. Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p.305.

¹⁶ Lacan, "La science et la vérité", dans *Ecrits*, p.977.

18

c'est une suppléance au défaut de l'Autre par le signe pétrifié.

Cela permet enfin peut être de saisir un peu mieux l'impasse pathétique de la cure de l'homme aux loups.